

Entretien avec Yvon le Men

La nature est omniprésente dans l'œuvre poétique d'Yvon Le Men. Nous l'avons rencontré dans sa nouvelle maison au bord de la ville et du bois, à Lannion, pour cheminer ensuite vers l'estuaire du Léguer. Un entretien dédié à Eugène Guillevic.

Au petit déjeuner

- *As-tu eu besoin d'apprendre pour voir les choses ?*

- J'ai appris. On les appelait justement les leçons de choses quand j'étais enfant ; c'est quand même drôle « leçons de choses », les choses nous donnent des leçons. Après c'est devenu les sciences naturelles et puis la biologie, mais c'était la même chose en fait. Quand tu sais que biologie signifie « parole de la vie », que tu es un poète, que tu veux écrire sur la nature, tu as envie d'aller plus loin. Alors j'ai appris, j'ai oublié puis j'ai réappris. Par exemple, j'ai appris le nom des arbres. Tu ne vas pas dire arbre, arbre, arbre, parce qu'un chêne ne donne pas la même impression qu'un peuplier, ou qu'un cerisier comme celui que j'ai ici.

- *C'est-à-dire que si tu ne nommes pas tu ne perçois pas ?*

- Oui, c'est un peu comme pour les gens, si tu dis : « Comment il s'appelle ? Oh, je ne sais pas... » Par contre, si tu dis : « Il s'appelle Eric », je sais un peu mieux parce que dès que je dis le prénom, je vois une histoire. Dès que je dis "chêne", non seulement je vois le chêne qui est là mais je peux aussi penser aux chênes qui se trouvent dans les contes. J'ai un peu de connaissance en géographie ; par exemple en Espagne, en Castille où il n'y a pas

beaucoup d'eau, il y a des peupliers. Mon beau-frère, qui est peintre, a beaucoup peint les peupliers. Si je dis « peuplier », je vois eau, prairie, et je vois immédiatement la plaine castillane, les rivières, l'ombre que donne le peuplier. Je dis « peuplier » et je raconte quasiment une histoire. Le peuplier grimpe très haut, il a ses feuilles, ces pluies argentées ; je vois le vent, j'entends la musique qu'il donne. Le nom, donc, permet de voir, d'entendre.

- *Le beau peut-il s'appréhender même si on ne connaît pas les éléments qui le constituent ?*

- Dans l'art contemporain, j'ai découvert Bram Van Velde. C'est un peintre difficile et cette découverte, je la dois à un livre de Charles Juliet. J'avais vu des tableaux de lui et j'avais du respect pour son travail parce que je connaissais un peu sa vie, mais je me disais, « ce n'est pas pour moi ». Et ce livre m'a ouvert les yeux. D'un autre côté, j'ai écrit ce petit poème :

une chapelle

d'abord une prière
puis une architecture

Il semble que ce soit le contraire, d'abord l'émotion puis la connaissance. Cela s'explique par le fait que je fréquentais plus les chapelles que l'œuvre de Bram Van Velde.

Voilà, c'est la même chose pour l'arbre, c'est clair ; d'abord je le regarde, après je demande comment il s'appelle. Parfois, si je ne peux pas le voir, je dis son nom, et je le vois. Grâce à son nom, je vois tout ce qu'il m'a donné quand je l'ai vu la première fois. C'est comme le prénom de quelqu'un, par son prénom, il entre dans la vie.

- Ça appelle un monde.

- Complètement, ça ouvre un monde oui. Je connais un poème esquimau où la nature et l'homme se mélangent sans cesse :

parfois il y avait des hommes
parfois il y avait des animaux
ça ne faisait pas de différence
tous parlaient la même langue
c'était le temps où
les mots étaient magiques ...

Il n'y avait pas de différence, tout le monde se comprenait. On imagine que, vivants dans une nature très dure, le paradis était, pour eux, un temps où l'hostilité entre les baleines et les hommes, les phoques et les



“ La ville enchantée ”. Aquarelle de Shoichi Hasegawa, Galerie Raphael, Francfort.
(Photo H. Stettin)

hommes, le blizzard et les hommes n'existaient pas.

Pourtant quand tu es un amateur, il faut savoir s'arrêter parce que dans la nature il y a tellement de noms qu'ils peuvent très bien à un moment donné, t'empêcher de voir l'arbre.

Dans le bois

- Le bois, le creux, le doux, l'eau douce, on dirait un paysage du jura, et puis l'ouvert, l'estuaire qui est là en bas.

- *Tu veux que je t'abrite ?*

- Non non ça va, comme dit Patrick Ewen, le conteur, c'est de la miette de pluie.

- *Quand tu démarrais tes pègrinations pour écrire "Le chemin de halage", tu parlais d'où ?*

- De Lannion. J'allais vers la mer ; de la ville vers la mer. Au début, j'ai fait cela pour me promener, pas du tout pour écrire des poèmes. Comme ça sent bon !... Et après je me suis dit que c'était dommage de laisser ça se perdre. J'ai arrêté de fumer pour pouvoir sentir, pour éveiller tous les sens, pour voir. Mais je ne venais pas ici, je ne connaissais pas ce bois.

- *Ah bon ?*

- Non, il n'y a pas que moi d'ailleurs, quand tu vois un tel bois, quand même ! Ici le bois a plusieurs saisons : le bois mousse, le bois Noël, le bois clochettes. Quand il y a les clochettes, ça dure à peu près quinze jours trois semaines, et elles forment un tapis qui t'éclaire par le bas.

- *Des jacinthes des bois.*

- Oui, c'est une merveille, c'est un ravissement.

- *Mais en fait, ce que tu as écrit là, ça concerne surtout le chemin de halage et l'estuaire.*

- Oui, mais dans un autre recueil, Le loup et la lune, pas encore paru, je suis allé dans les bois, dans la nuit, la vraie nuit, quand les saisons s'enfonçaient dans la nuit aussi, au plus près de ce qu'une saison peut nous dire, vers la source. Puis, je suis allé dans l'ouvert, au moment où la saison s'ouvrait, au printemps et en été. J'ai arrêté au moment où les hirondelles sont parties, en automne. J'ai écrit ce petit poème :

large courbe

don du temps

à la rivière

car certains endroits, à mon avis, donnent le sens de la géographie. Ici, en Bretagne, à l'ouest, on voit assez bien où cela se situe sur le globe. En plus, je suis au bord de la mer, au bord d'un estuaire qui est un « entre-deux ». Tu sais, je suis né au bord d'un autre estuaire, celui du Jaudy. C'est un endroit intéressant parce qu'il va et vient, part et revient. Comme la vie, c'est plein et c'est vide. Certains disent que c'est sale avec la vase, moi je ne trouve pas, car c'est là aussi que la vie arrive dans les marais. Donc j'ai retrouvé mon enfance ici, et un enfant regarde beaucoup plus la nature, mais après il l'oublie. Il s'en va en ville, devient adolescent, sort la nuit. L'enfant est dans le jour, passe par la nuit et l'adulte revient au jour, et alors il se réjouit.

- *C'est pour cela qu'il recherche la nature ?*

- L'adulte ?

- *Oui*

- Tous les adultes ne la cherchent pas, enfin je n'en sais rien. Je ne sais pas comment peut être un adulte qui est né en ville. Quand j'étais à New-York, j'ai vu des gens dans le Bronx qui n'avaient jamais vu que le Bronx. Là-bas il y a très peu d'arbres, pour moi c'est l'enfer, c'est inconcevable. Si j'ai choisi le halage, c'est parce que tout simplement c'était au plus près de chez moi, je pouvais y aller à pied. Et dans cette parcelle de halage de six kilomètres, j'avais le sens de la géographie : les deux mouvements de la mer vers la terre et de la terre vers la mer, puis les saisons, qui sont partout dans le monde. C'est un endroit, comme certains autres, qui te donne à voir le monde, à travers lui. Le Mont St-Michel est aussi un lieu où j'ai ressenti cela. Là-haut, tu vois la Normandie et la Bretagne. Sur les plaines hongroises, tu vois soudain passer les hordes d'Attila, les chevaux qui galopent, parce que c'est plat. Tu arrives ensuite aux pieds des montagnes d'Autriche et tu te dis : « ils s'arrêtent là ». Dans ces endroits il suffit d'un peu de connaissance de l'histoire et d'un sentiment de géographie pour tout d'un coup voir tourner la terre. Et alors, je reviens sur le chemin, je vois un oiseau, et je dis : « tiens un oiseau, comment s'ap-

pelle-t'il ? » Là, j'achète des petits livres, niveau cadet, et j'apprends. Quand j'ai le nom, je dis : « c'est une sterne ». Je vais beaucoup plus près d'elle puisqu'à travers son nom je la connais. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de la décrire mais de la traverser. Décrire, c'est trop lent pour moi, j'en serais incapable. J'ai donc acheté des petits guides Delachaux et Niestlé pour avoir des renseignements supplémentaires.

- *Tu viens de dire « la traverser ».*

- Oui, ce qui m'intéresse c'est de trouver les mots qui la traversent. C'est presque anthropomorphique quand je dis qu'un cormoran a l'air de se marrer, c'est moi qui le dis, lui je ne sais pas. Le vol d'un héron, par exemple, dans un poème j'écris :

le héron

tant de ciel

qui ne lui sert pas

Tu le vois sans cesse traverser d'une rive à l'autre et tu te demandes pourquoi il ne part pas avec ses grandes ailes. Le martin pêcheur lui, est si vif, qu'il nous donne le sentiment de ne pas l'avoir vu. J'en avais vu enfant puis j'ai mis vingt ans avant de les revoir. Ils étaient là, mais c'est moi qui ne les voyais plus. Ici, il y a des tadornes. L'autre jour, j'ai vu un couple avec des petits, c'est très émouvant, plein de petits tadornes. J'ai donc travaillé sur ce chemin, et en 1990, c'est-à-dire quatre ans après avoir commencé, j'ai eu envie d'aller plus loin, de remonter à la source, de remonter à la nuit, de remonter les saisons, de creuser, creuser, creuser. J'ai aussi le projet de continuer à avancer plus loin, de traverser la nuit et d'aller vers le jour, la levée du jour. D'ailleurs, dans *Le loup et la lune* j'ai écrit ce poème :

avançant dans la nuit

il monte vers le jour

Car, ce qui est certain, c'est que quand tu continues à traverser la nuit, forcément, tu arrives au jour. Qu'est ce que ça signifie ? C'est une leçon de la vie. En suivant les choses, s'avançant dans la nuit il monte vers le jour, c'est la vérité objective. Mais derrière celle-ci, il y a quelque chose

d'autre qui signifie par exemple : si tu veux traverser et voir la lumière, quand dans ta vie ça ne va pas, ce n'est pas en refusant la nuit.

- *Il faut l'accepter.*

- Oui, parce que forcément, plus tu descends dans la nuit, plus tu inventes la lumière, ou alors tu te tues, ou alors tu meurs. Comment voir, quand on ne voit pas ? Alors dans le même recueil, j'écris :

tout est gris

sauf le chant du merle

et

seul le bruit de mes pas

parmi les feuilles

est visible

Voilà, tu entends. Le livre est un peu plus souriant, plus enfantin que *Le chemin de halage* parce qu'il évoque les peurs de l'enfant, c'est la nuit, c'est le début de tout.

En descendant le long du halage

- *Aujourd'hui, la mode est aux jardins écologiques ...*

- *C'est-à-dire ?*

- *Les jardins où on laisse des plantes indigènes, où on essaye de recréer des écosystèmes comme la mare, la haie ou la prairie. Donc, il y a une tendance nouvelle dans la façon d'organiser les jardins, en ville en tout cas, qui apparaît après le jardin à la française et le jardin à l'anglaise...*

-D'accord. Pour moi le jardin est un mélange ; ça dépend où tu vis. Si tu vis dans la nature comme ici, tu as peut-être envie de faire un autre type de jardin. C'est une histoire d'homme le jardin quand même.

J'aime beaucoup les jardins de grand-mère : murs de pierres, quelques arbres fruitiers, avec de vieilles roses, du buis, des groseilles.

- *Un peu potager, un peu fruitier ?*

- Oui un peu potager, parce que, même si je ne « potage » pas beaucoup, c'est émouvant, c'est l'histoire des hommes, c'est l'histoire d'une résistance. C'est, dans le même carré, comment avoir ses propres légumes et de jolies fleurs en même

temps : l'utile et l'inutile. Le jardin à la française, ça m'a toujours laissé de marbre.

- *Aujourd'hui, les gens veulent des jardins avec des feuilles mortes, avec des cycles, et les politiques veulent des jardins ostentatoires. Le jardin à la française c'est un peu ça, c'est le jardin du pouvoir, et ce qui est réclamé aujourd'hui, c'est plutôt du jardin où on voit les saisons.*

- Je trouve que c'est important, parce que, sérieusement, en ville, pour percevoir les saisons, c'est difficile. Ici, c'est facile, mais les saisons c'est quand même quelque chose d'intérieur. Les saisons extérieures, sont à l'intérieur de soi. En nous, il y a l'été, le printemps, l'automne, l'hiver et ce sont des temps à vivre complètement. La possibilité d'avoir tous les légumes que tu veux à n'importe quelle saison, c'est bien parce que ça a un côté pratique, mais je ne suis pas sûr que ce soit si bien que ça finalement.

- *Tu veux dire les légumes qu'on achète ?*

- Oui, tu vas dans une grande surface où tu as tout à tout moment, c'est un peu étrange, parce que dans la vie tu n'as pas tout à tout moment.

- *Faut travailler, faut faire pousser.*

- Les saisons c'est vraiment important, ça a encore avoir avec l'enfance, d'ailleurs on dit souvent « il n'y a plus de saisons » ou « autrefois il y avait des printemps très nets ». Ce n'est pas vrai, mais ça veut dire simplement que l'enfance, c'est une saison aussi. L'adolescence, c'est le mélange des saisons. L'adolescent, c'est l'enfant qui se bagarre avec lui-même, l'enfant qui pousse l'adulte, qui ne sait pas, qui dit : « laisse moi passer ». Après quand tu es adulte, au début tu es dans la voracité, puis tout d'un coup tu t'arrêtes, tu te demandes ce qui se passe. Et les saisons pour un poète c'est capital, comme pour tout le monde, c'est la mesure du temps.

- *Et donc en ville, tu ne peux pas y retrouver ton compte.*



*“ Voyage dans la nuit, pleine lune ”.
Aquarelle de Shoichi Hasegawa, Galerie
Raphael, Francfort. (Photo H. Stettin)*

- A Rennes, par exemple, j'aime beaucoup les jardins ouvriers, comme la Prévalaye ou les Prairies St Martin, c'est émouvant. Tout est émouvant, même les couleurs des tôles repeintes ; le côté « Attention chien méchant » et c'est un chat qui va sortir. De la part de la ville c'est une attitude très belle de les garder. Le centre-ville de Lannion où j'ai longtemps vécu n'était pas vraiment la ville, j'avais toujours un arbre en face de mes fenêtres. Maintenant je suis tellement dans la nature que j'aime bien retourner chez les hommes. Pour moi il n'y a pas de choix entre les hommes et la nature. La nature est avec l'homme et l'homme fait partie de la nature. Je n'ai pas le regret d'un endroit où il n'y aurait absolument personne. Dans un monde blanc, il me manquerait le bleu d'une robe, un rire d'enfant. Tu as vu comme c'est beau ici ? Tiens, ils sont en train de démonter le bateau : le Circédric est mort, il va à la casse.

- *Donc, quand même, tu as besoin de sortir de la ville, de chez toi. Une araignée dans ta cuisine ça ne te suffit pas ?*

- Ah non.

- *Comme dit Blake « Voir l'univers dans un grain de sable ».*

- Non pas moi, non ça ne me suffit pas.

- *Ou alors Guillevic : « Un océan dans la paume de la main ».*

- Mais Guillevic il est plus fort que moi de ce point de vue là, il est plus indépendant que moi.

- *C'est quoi cette capacité là ?*

- C'est une force incroyable je pense. Guillevic était capable d'être fonctionnaire, de fermer son bureau et après de revenir au poème.

- *Il y a plus d'autonomie chez lui ?*

- Oui, donc je suis condamné à faire des choix plus entiers pour être indépendant ; sinon « l'autre métier » aurait gagné.

- *Tu vas chercher tes influences, tu te colletes à la nature.*

- Au mois d'août l'an dernier, il faisait très chaud, j'en avais assez, et je reçois une carte de Landevennec, l'abbaye sous la neige. Et j'ai écrit :

mais il m'arrive
qu'il neige en été
d'une image de l'hiver



" Claire de lune ". Aquarelle de Shoichi Hasegawa, Galerie 26, Paris. (Photo D. Fontanarosa)

Grâce à une image, je peux faire tomber la neige. Par le poème, dans l'état de poème, je peux m'inclure dans une énergie et puis traverser la saison. J'ai écrit « Marna », qui est une cantate qui évoque le nord, en plein mois d'août. Parfois, j'étais tellement dedans que, lorsque je sortais dehors, je me disais : « mais ils sont incroyables ces gens, ils sont en short ». Je suis donc assez indépendant. Guillevic habite à Paris, et il pense plus souvent aux menhirs de Carnac qu'il n'a pas vu depuis des années qu'à la rue dans laquelle il vit. Il est semblable à ces menhirs. Il émet comme une pile atomique, tout doucement, des petits poèmes. Jusqu'à écrire :

*si tu n'as pas d'océan
tu as ta paume à regarder*

- *C'est aussi son enfance.*

- Il dit qu'il a été tellement malheureux durant son enfance avec sa mère, qu'il a été sauvé par les choses, les arbres, les églantines, les souris dans les greniers. Il te manque toujours quelque chose.

- *Il s'est fondé là dessus.*

- Chacun se débrouille. Quand je suis arrivé à Rennes comme étudiant il y a vingt-six ans, j'ai monté une fausse cheminée dans ma chambre qui prenait la moitié de la place. C'était des bouts de bois bricolés avec un faux tronc d'un vrai tronc d'arbre. Il n'y a pas plus artificiel que ça, mais j'avais besoin d'un peu de racines, de bois. Je suis né dans un hameau perdu dans la campagne, mais je n'étais pas fils de paysan, j'étais fils d'ouvrier cantonnier. J'étais très souvent dans le jardin avec mon père

quand il vivait, puis j'ai arrêté d'y aller quand il est mort. Ma mère elle, n'y allait jamais.

- *C'est une fille de la ville ?*

- Oui, née à Paris, et elle se met à planter des fleurs maintenant, à soixante-dix ans et elle aime ça. C'est intéressant d'ailleurs, parce que c'est quoi une fleur ? C'est de la terre, c'est du ciel donné par la terre, c'est d'une légèreté incroyable mais qui passe par la terre. Elle m'ouvre vers le ciel. La fleur ne donne jamais la couleur du ciel, sinon elle serait invisible. Une fleur, c'est prodigieux quand on y pense.

- *Pour toi c'est primordial d'avoir des arbres autour de soi ?*

- Oui, en face de soi ou autour de soi. Regarde, il y a des milliers d'arbres, différents et chaque arbre dit quelque chose de notre nature. Tu peux te retrouver dans le peuplier, dans le chêne, dans le cerisier, dans le pommier. L'arbre va de la terre au ciel. Il est plus que n'importe quoi le symbole de la nature d'autrefois, d'ailleurs l'homme a gagné sur la forêt. Il est donc notre compagnon depuis toujours. On a commencé par faire des maisons, des arcs, des arbres de Noël etc.. L'arbre, tout seul, est une merveille souvent, un pommier seul, comme ça, sur un pré. Puis, il y a les arbres ensemble dans lesquels on entre comme dans la forêt. Le peuplier, que j'aime beaucoup, argenté, qui chante la lumière. Mais moi qui vis maintenant bordé d'arbres, vraiment bordé d'arbres, j'apprécie aussi les clairières, d'ailleurs c'est un mot superbe : clairière. Il ne s'agit pas non plus de laisser la forêt...

- *Boucher l'horizon...*

- Oui. J'ai une courbe intéressante ici, à l'ouest les arbres, à l'est les gens, et au loin le ciel :

écoute l'arbre
il t'apprendra à grandir

*

près de toi
je suis au plus près de moi

je suis libre de partir
où je veux
quand je veux

a-t-on déjà vu un arbre
grandir ailleurs que sur sa terre ?

*

le peuplier prétend au ciel
en s'appuyant sur la terre

la pluie lui vient à la bouche
il grandit

cela s'appelle la vie

Tu enregistres le vent là ? C'est très bien, le vent a quelque chose à dire aussi. ■

Bibliographie

Eugène GUILLEVIC - Terraqué, Gallimard, Maintenant, Gallimard ; Possibles futurs, Gallimard.

Yvon LE MEN - A l'entrée du jour, Flammarion, Le Chemin de halage, Ubacs ; Ouvrez la porte au loup, Folio Cadet Or, Gallimard ; Une rose des vents, Paroles d'Aube ; La Patience des pierres & L'Échappée blanche, Rougerie ; Le Vitrail, (photographies de Chantal Connan), Filigranes ; Le Petit tailleur de shorts, (récit), Flammarion ; Il fait un temps de poèmes, (anthologie), Filigranes ; L'écho de la lumière, Rougerie ; La clef de la chapelle est au café d'en face, (récit), Flammarion.

Entretien réalisé par **Éric COLLIAS**, qui remercie **Régine RIOULT** pour sa participation à la relecture et à la réécriture.